

## 14<sup>e</sup> Symposium suisse pour traductrices et traducteurs littéraires

### Cartographie de la traduction

Le thème du 14<sup>e</sup> Symposium suisse pour traductrices et traducteurs littéraires était : La cartographie de la traduction. L'art de dessiner et d'éditer une carte géographique était transposé à l'art de traduire. La traduction comme itinéraire que l'on peut suivre sur une carte, un art en perpétuel mouvement aux possibilités infinies. C'est avec ce fil rouge du mouvement que s'est déroulé ce 14<sup>e</sup> Symposium à la Maison Rousseau et Littérature à Genève. Ce lieu chargé d'histoire(s), qui a été la maison natale de Jean-Jacques Rousseau, a

accueilli traducteurs professionnels et aspirants pour un moment d'échange et d'information.

Le président de l'A\*dS, Nicolas Couchepin, a ouvert cette journée en évoquant l'exil, forme de déplacement souvent synonyme de douleur et de déracinement qui caractérise la géopolitique actuelle. La traduction, au contraire, est une forme de migration de la littérature qui invite à l'accueil et la compréhension de l'autre. L'initiative [#FreeAllWords](#) présentée par la secrétaire générale de l'A\*dS, Nicole Pfister Fetz, démontre à quel point ces deux types de migrations sont liés. En effet, cette initiative de l'[European Writers Council](#) a pour but de donner une voix aux auteur-ices ukrainiens et

biélorusses qui en sont privés dans un contexte politique de guerre et de censure. Ce fond, qui finance la publication et de traductions de textes de ces pays attaqués, a pour but de mettre en avant des auteurs que l'on tente d'invisibiliser. La traduction permet une circulation des œuvres qui continuent ainsi à représenter des peuples et des cultures opprimés.

Au-delà de cet aspect de mouvement et de préservation culturels que représente la traduction, le Symposium portait aussi sur les conditions de travail des traductrices dans différents pays d'Europe, notamment l'Italie, la Suisse, la France et l'Allemagne. Les métiers de la littérature n'étant que peu reconnus à leur juste valeur, il était important d'évoquer les initiatives

susceptibles d'améliorer la visibilité et la reconnaissance de ces derniers. C'était le but de la table ronde modérée par Nicole Pfister Fetz, avec comme intervenants Sophie Aslanides, traductrice littéraire et présidente de l'[ATLE](#), Francesca Novajra, traductrice littéraire, membre de l'[AITI](#) ainsi que du comité du [CEATL](#), et André Hansen, traducteur littéraire et membre du comité du [VdÜ](#). L'échange s'est fait sur le thème : « Coup d'œil chez les voisines : associations professionnelles de traducteur·ices en dialogue ». La journée s'est poursuivie avec trois ateliers de traduction et enfin conclue avec un apéritif dans le café de la Maison Rousseau et Littérature.



Atelier 1 : Drinnen – draussen – dazwischen: Positionen der Übersetzer\*innen Avec Iryna Herasimovich, traductrice littéraire et médiatrice culturelle ©AdS



Atelier 2 : Quand les traducteur·ices portent un projet éditorial Avec Katharina Loix van Hooff, éditrice © AdS



Atelier 3 : I fari della traduttrice: come orientarsi nei mari delle lingue e culture Avec Ruska Jorjoliani, autrice et traductrice du géorgien et du russe vers l'italien © AdS

## Ruska **Ruska Jorjoliani : Portrait d'une autrice et traductrice en mouvement**

Ruska Jorjoliani est née en 1985 à Mestia en Géorgie. Au début des années 1990, sa famille a dû fuir le pays à cause du conflit ethnique qui y faisait rage. Depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle en effet, l'Abkhazie revendique son indépendance de la Géorgie. Cela a entraîné la création de camps séparatistes qui ont chassé et tué de nombreux Géorgiens résidant sur le territoire d'Abkhazie pendant la guerre. Les séparatistes abkhazes, soutenus par les forces russes et arméniennes, ont mené une campagne de nettoyage ethnique contre les Géorgiens vivant sur leur territoire, obligeant un grand nombre d'entre eux à fuir le pays.

D'abord réfugiée à Tiflis, la capitale, Ruska est ensuite envoyée en Sicile, où elle est accueillie par une famille à Palerme. Séparée de ses parents, elle doit s'habituer à sa nouvelle famille, loin de son pays natal. Le conflit entre Géorgiens et Abkhazes ne trouvant pas de fin, elle restera en Sicile, où elle étudiera la philosophie au lycée. C'est tout naturellement que Ruska Jorjoliani écrit donc ses deux premiers romans en italien, sa langue d'adoption. En 2015, elle débute avec son premier roman, [La tua presenza è come una città](#), et en 2020 elle publie son second roman : [Tre vivi e tre morti](#). Bien que son attachement à la Sicile soit très fort, Ruska Jorjoliani fait de nombreux voyages vers son pays d'origine. Elle rend visite à sa

famille et suit de près la situation politique en Géorgie. C'est sans surprise qu'elle débute une carrière de traductrice du géorgien et russe vers l'italien, retranscrivant ainsi ses déplacements physiques dans son travail.

### **Le conflit intérieur**

Invitée à donner un atelier dans le cadre du Symposium, Ruska Jorjoliani a tenu à expliquer pour commencer le conflit intérieur qui a pu la ronger lors de ses traductions. En effet, lorsqu'on lui a proposé de traduire le livre d'un auteur abkhaze, Daur Nachkebia, elle a dû faire face à un dilemme entre ses émotions et son métier. Le roman (intitulé en traduction italienne « La sponda della notte ») traite du conflit entre

Abkhazes et Géorgiens d'un point de vue abkhaze, ce qui a pour conséquence que les personnages géorgiens sont souvent malmenés et décrits de manière négative. Trouver le recul nécessaire pour traduire une œuvre écrite par son « ennemi » (Ruska mime les guillemets) qui raconte le conflit qu'elle a vécu et qui l'a forcée à quitter son pays natal, n'a pas été chose facile. Après de nombreuses lectures et une discussion avec l'auteur, lui aussi réticent à l'idée qu'une Géorgienne traduise son œuvre, Ruska a réussi à donner un sens à cette collaboration. Elle dit avoir compris que le conflit était finalement décrit comme une sorte de malentendu malheureux par l'auteur et non comme une guerre reprochée aux Géorgiens. Elle y a également vu

une façon de faire un pas vers la paix. Traduire le livre de son « ennemi » avec l'approbation de ce dernier était comme un cessez-le-feu le temps d'un livre. Par ailleurs, Ruska admet ne pas avoir la force d'écrire son autobiographie, d'écrire sur cette guerre, fil rouge de sa vie. Elle trouve dans la traduction de ce livre une première approche, moins directe, à l'affrontement de ses démons.

### **La langue**

Ruska Jorjoliani a aussi fait part de certaines difficultés linguistiques rencontrées lors de ses traductions. En Géorgie, les langues parlées sont le russe et le géorgien, mais les alphabets ne sont pas les mêmes. Ruska a donc deux langues maternelles et traduit depuis les

deux, en italien. Cependant, elle explique qu'il est plus facile pour elle de traduire depuis le Russe, car la littérature russe est mieux diffusée que la littérature géorgienne. Il existe donc déjà une ample tradition de la littérature russe en Italie et Ruska explique qu'elle peut se référer à certaines œuvres déjà traduites pour franchir plus rapidement les obstacles récurrents. Elle trouve dans les traductions passées des aides et des techniques qui lui permettent d'être plus efficace dans sa propre traduction. En revanche, pour traduire depuis le géorgien, qui est une langue plus ancienne et moins traduite, elle se retrouve souvent devant des défis très compliqués. Cela vaut aussi pour les expressions idiomatiques et le langage corporel.

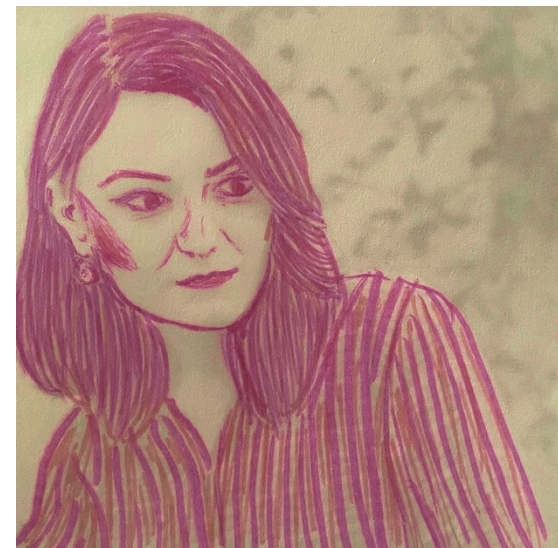
Ruska donne un exemple auquel elle s'est retrouvée confrontée lors de ses traductions. En Géorgie, pour implorer quelqu'un, il existe un geste qui consiste à se tirer la peau du cou vers le bas. Dans un texte qu'elle a traduit, un enfant s'agenouille devant une femme et fait ce geste. Seulement, en Italie, le fait de se mettre à genoux suffit pour représenter l'imploration. Après de nombreuses réflexions et doutes, Ruska Jorjoliani a dû se résoudre à omettre le geste de se tirer la peau du cou dans sa traduction italienne. Il aurait été trop compliqué d'en expliquer la signification, et le geste serait resté incompréhensible si elle l'avait traduit littéralement. Selon moi, cela exemplifie parfaitement les difficultés de traduire une langue et une culture

peu connue. C'est pourquoi la traduction du russe est plus fluide pour Ruska.

Pour la participante que j'étais, l'atelier donné par Ruska Jorjoliani durant le Symposium a été extrêmement enrichissant du point de vue culturel, humain et professionnel. Son histoire, touchante et tumultueuse, mêlée à sa passion pour l'écriture ont rendu ce moment de partage tout à fait particulier. L'autrice et traductrice plurilingue représente parfaitement le thème de ce 14<sup>e</sup> Symposium. En mouvement entre un pays et l'autre, entre une langue et l'autre, elle essaye d'abaisser à sa manière et tout en étant consciente de ses limites, le mur

qui sépare les cultures abkhaze et géorgienne.

### **Q&A avec Ruska**



**A :** Qu'est ce qui t'as donné envie de traduire ? Quelle a été ta motivation ?

**R :** Après beaucoup de temps, j'ai voulu me confronter avec l'histoire de ma vie. Dès le moment où j'ai compris que je ne me sentais pas prête à écrire à ce sujet, j'ai voulu affronter mes traumatismes indirectement, avec

l'espoir d'arriver peu à peu à une confrontation directe qui devra certainement avoir lieu un jour.

**A :** La rencontre avec l'auteur abkhaze, Daur Nachkebia, a-t-elle eu lieu ? Comment était l'atmosphère ? Y-a-t-il des choses qui t'ont surprise ?

**R :** Nous ne nous sommes jamais rencontrés en personne. Nous avons parlé quelques fois via Whatsapp. En tant que Géorgienne, je ne peux pas aller en Abkhazie sans un permis spécial (délivré par Moscou). Lui peut venir en Géorgie en tant que « touriste », étant donné qu'il est citoyen russe (les Abkhazes ont un passeport russe), mais cela éveillerait les soupçons dans sa patrie et ce n'était donc pas une décision envisageable. Peut-être nous verrons nous en territoire « neutre », ici, en

Italie, cette année, à l'occasion de la sortie du livre traduit, mais il n'y a encore rien de certain.

Pendant l'appel vidéo, nous étions tous les deux très gênés. Nous avons parlé en russe. À ce moment-là, lui se trouvait à la campagne, dans un village près de Sukhumi, et à l'arrière-plan on pouvait voir des livres, et par la fenêtre quelques arbres. Il portait un bonnet en laine rouge sur la tête. Il m'a demandé pardon car il était en « habits de maison » et parce qu'« il ressemblait plus à un paysan qu'à un écrivain ». Il a brisé la glace comme ça, avec cette plaisanterie. Je lui ai posé des questions sur une dizaine de passages du roman qui m'étaient peu clairs. Il m'a répondu de bon cœur. Après, pendant la conversation, il m'a dit que son frère était mort durant la

guerre et qu'il avait eu envie d'écrire ce roman après avoir trouvé dans la poche du mort, une lettre qui lui était adressée et où il demandait à Daur « d'écrire sur cette guerre ». Moi, je lui ai demandé : « Ce sont les ennemis qui l'ont tué ? ». Je n'ai pas eu le courage de dire « les Géorgiens ». Il m'a répondu : « Il a marché sur une mine. N'importe qui pourrait l'avoir posée ». Je lui serai toujours reconnaissante pour cette réponse. Au bout d'un moment, nous nous sommes dit au revoir.

**A :** Quels sentiments le fait de traduire un auteur abkhaze a-t-il fait ressurgir ? Pourquoi as-tu accepté ?

**R :** Plus d'une fois j'ai eu l'envie d'appeler l'éditeur et de lui dire que je renonçais. Au moins quatre ou cinq fois. Je ne pouvais pas, c'était comme

rouvrir une plaie cicatrisée et enfoncer un doigt dedans. Puis je me suis forcée. Je me disais que je devais regarder en face les monstres qu'étaient mes peurs et mes traumatismes et que je devais remettre en cause mes convictions les plus profondes, mettre entre parenthèses tout ce que je savais sur cette guerre. Non seulement me forcer à « me mettre à la place de l'ennemi », mais aussi à changer complètement de perspective et modifier ma façon de regarder. Je me disais : « tu dois faire comme si tu étais une étrangère qui n'a jamais entendu parler de cette tragédie et qui n'a même aucune idée de qui sont les Abkhazes ou les Géorgiens. C'est seulement comme ça que tu pourras être impartiale, une simple passeuse d'une rive à l'autre. »

J'ai accepté parce que j'ai compris qu'il s'agissait probablement d'une occasion unique pour commencer à affronter mes démons. Un pas en avant, même si ce n'est qu'un petit pas. C'est vrai, c'est comme affronter la peur du noir avec une petite lampe de chevet, mais avoir quand même réussi à éteindre la lumière.

## La table ronde : « Coup d'œil chez les voisines : associations professionnelles de traducteur·ices en dialogue »



Modérée par Nicole Pfister Fetz, la table ronde avait pour sujet principal la visibilité du métier de traducteur·trices. Pour commencer, Sophie Aslanides plaisante du fait que le nom du traducteur ou de la traductrice n'apparaît que rarement sur la couverture de l'œuvre. Elle raconte avoir posé la question à un éditeur, et obtenu une réponse plutôt cocasse : Et

bien, voyez-vous, il n'y a pas la place sur la couverture ! Malgré le sarcasme, Mme Aslanides a soulevé le cœur du problème. Personne, pas même les éditeurs, ne reconnaît réellement le travail des traducteur·trices. Après cette entrée en matière, Sophie Aslanides présente l'ATLF, l'association des traducteurs littéraires de France, qui compte plus de mille membres et offre un statut de membre stagiaire pour les traducteurs en herbe. L'objectif principal de l'association est de défendre et promouvoir le métier de la traduction. Sur le site de l'ATLF on trouve par exemple un [« Kit de démarrage »](#) pour bien commencer lorsque l'on se lance dans cette activité professionnelle.

L'idée étant non seulement d'aider les traducteurs·trices à faire valoir leurs droits et acquérir la reconnaissance que leur travail mérite, mais aussi d'assurer une relève. C'est pourquoi l'association offre des explications à des questions concrètes relatives à ce métier, comme la rémunération, les lois et les difficultés dans le monde de l'emploi.

En outre, l'ATLF s'engage à organiser des événements qui permettent à un public plus large de se rendre compte des enjeux du métier de traducteur·trices. Sophie Aslanides a donné l'exemple de « joutes de traduction » organisée par l'association. Le principe est simple : Avec l'aide d'un modérateur, deux traducteurs·trices se confrontent sur la traduction d'un même texte, proposant des idées tout



en les argumentant. Le but est ainsi d'informer le public de la difficulté que représente la traduction et de tous les éléments dont il faut tenir compte pour obtenir une traduction de qualité qui rende justice au texte source.

Il est vrai que pour beaucoup, la traduction reste un art mal connu et peu considéré et puis... « il y a DeepL maintenant ». Mais Sophie Aslanides ne perd pas son aplomb et rebondit : malgré la haute performance des logiciels de traduction, il est impossible de se passer de la traductrice ou du traducteur. Car la traduction d'une œuvre ne se résume pas à traduire des mots et des phrases de manière grammaticalement et syntaxiquement correcte. Il s'agit d'adapter une œuvre à une culture, à des lecteurs, de rendre des émotions et

des idées et de transmettre une œuvre dans son intégralité. Des essais de « pré-traduction » par des logiciels ont été conduits et il en résulte que la correction par des traducteurs-trices est un travail encore plus long et laborieux que lors d'une traduction humaine. En effet, face à une traduction générée par un logiciel, les traducteurs doivent donner une identité à un texte qui n'est pas le leur. Dans ce contexte, la question du droit d'auteur devient un problème qui n'a pas de solution car face à une traduction de ce genre et à une révision du traducteur ou de la traductrice, qui est l'auteur-trice du texte ? Par ailleurs, ce genre de pratique aggraverait ultérieurement l'état de précarité du métier de traducteur.

Francesca Novajra, membre de l'AITI, l'Associazione Italiana per Traduttori e Interpreti, association qui compte environ 1240 membres, a confirmé cet état de précarité en décrivant la situation en Italie. Beaucoup de traducteurs-trices n'arrivent pas à vivre de leur travail à cause d'un manque de considération de la part de l'état italien qui ne donne que peu d'importance à la vie culturelle. Avec Giorgia Meloni, présidente du Conseil des ministres d'Italie, politicienne de droite, Francesca Novajra craint que les conditions des traductrices et traducteurs professionnels ne se détériorent plus encore. Néanmoins, l'AITI ne baisse pas les bras et souhaite créer un fond de soutien pour les traducteurs-trices, afin qu'ils/elles puissent sortir de la précarité et que

le métier ait un avenir en Italie. Il est choquant de voir les conditions de traitement des traducteurs-trices vers l'italien, d'autant plus lorsque l'on sait qu'ils sont les seuls à permettre la circulation d'œuvres étrangères dans le pays, étant donné que l'italien ne se parle pratiquement qu'en Italie et au Tessin. Malgré ce peu de considération, l'AITI continue d'organiser des colloques et des conférences, de donner des cours et des conseils aux traducteur-trices en devenir ainsi que de se battre pour les droits des traducteur-trices en Italie. Le VdÜ, Verband deutschsprachiger Übersetzer/innen, représenté par André Hansen, s'implique quant à lui, pour garantir des honoraires et des conditions de travail décentes pour tous les métiers de la traduction. Une

attention toute particulière est portée au droit d'auteur pour les traducteurs-trices dont la propriété intellectuelle est plus facilement déniée que celle des auteurs-trices. L'association organise aussi des séminaires, dédiés aux traducteurs professionnels aussi bien qu'aux débutants, et répond à toutes sortes de questions concernant la communication avec les éditeurs, la publication des traductions et d'autres thèmes essentiels pour pratiquer le métier de traducteur-trice en toute sérénité. Le VdÜ publie aussi [une revue](#) deux fois par année pour tenir la communauté des traducteurs-trices au courant des changements juridiques concernant ce métier, l'informer des dernières nouveautés dans le domaine et des prochains

événements autour de la traduction. Un forum est aussi proposé pour que les traducteurs-trices puissent échanger sur leurs expériences et poser des questions. Cette table ronde se conclut sur un goût « bitter sweet ». Car si les actions entreprises par ces associations sont remarquables et leur dévouement au métier sans faille, la traduction reste encore un métier peu valorisé et peu reconnu. Le chemin est encore long, mais la lumière commence à percer au bout du tunnel.

**La présentation de Blaise Wilfert :  
Traduction, mondialisation et  
glocalisation.**



Blaise Wilfert, chercheur en histoire contemporaine à l'Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine et directeur des études au Département de Sciences Sociales de Paris, marque le début du Symposium avec sa présentation : Traduction, mondialisation et glocalisation. Ironiquement, Blaise Wilfert n'a pas pu se déplacer, incapable de « migrer » le temps de cette journée en raison de la grève ferroviaire en France. Sa

participation a donc lieu en visioconférence, replongeant ainsi le public dans la période du confinement dû au Covid, où les déplacements, qu'ils soient physiques ou culturels, étaient bien difficiles.

Son point de vue : penser la traduction comme une pratique culturelle et une publication. Cela implique une prise en compte de l'histoire matérielle, économique et géographique du livre, car on ne voit pas un texte, « on voit un livre ». Selon lui, les études de traduction – translation studies – ont privilégié l'aspect linguistique, idéologique et esthétique et en ont oublié que la traduction relevait aussi d'une logique de publication. L'étude de la traduction est composée de trois grandes traditions, explique-t-il.

La tradition linguistique : c'est-à-dire la traduction comme passage d'un texte rédigé par son auteur dans une langue vers une autre. Il s'agit principalement d'une comparaison ayant pour enjeu la compréhension des caractéristiques propre à la langue source et cible, c'est une opération langagière.

La tradition herméneutique : c'est l'interprétation du sens du texte. Cette tradition pose la question fondamentale de la langue « vraie et absolue ». C'est une étude de la production du sens à partir d'un système de signes propre à chaque langue.

La tradition traductologique : dans ce cas, il s'agit d'étudier la traduction dans la perspective de produire une traduction de qualité. C'est, au-delà

de l'interprétation du sens, une opération de transposition linguistique, culturelle et contextuelle. La tradition traductologique de l'étude des traductions place les traducteur·ices en passeurs entre les cultures.

Or, selon Wilfert, il faut considérer la traduction comme une production d'identités littéraires nationales et pas du tout comme une « circulation » des œuvres ou comme un « art de vivre sur les frontières ». La traduction comme publication localise le livre dans une ville, « la traduction est une glocalisation ».

Annette Motta, étudiante en Master  
ès Lettres, le 03.05.2023